

Un héros

De Asghar Farhadi

Iran/France - 15 décembre 2021 - 2h07

Jeudi 7 avril 2022, 18h30

Dimanche 10 avril, 19h

Lundi 11 avril, 14h

(Film long : pas de court métrage)

Asghar Farhadi

Auteur phare du cinéma international, remarqué avec *À Propos d'Elly* (Ours d'argent du meilleur réalisateur à la Berlinale 2009), Asghar Farhadi (né en 1972) connaît la consécration deux ans plus tard et l'immense succès d'*Une Séparation* (récompensé entre autres d'un l'Ours d'or, du César et de l'Oscar du meilleur film étranger). Depuis, il alterne expériences internationales (la France avec *Le Passé*, l'Espagne pour *Everybody Knows*) et retours dans son pays d'origine, l'Iran (*Le Client*, prix d'interprétation masculine et prix du scénario à Cannes en 2016). Cette reconnaissance mondiale crée, de fait, une attente à l'occasion de chacun de ses nouveaux projets.

Un héros : Grand Prix Festival de Cannes 2021

Maître de l'enluminure scénaristique et phare du cinéma iranien après la mort du géant Abbas Kiarostami, le réalisateur Asghar Farhadi n'aime rien tant qu'embobiner ses spectateurs dans le fil de récits enchevêtrés, plein de chausse-trapes, de retournements, d'incertitudes savamment instillées. Il travaille, en un mot, à s'approprier l'aventureuse esthétique du néoréalisme iranien (Kiarostami, Panahi, Rasoulof) mais dans le cadre, plus raisonné et concerté, d'une ingénieuse mécanique fictionnelle.

La méthode, efficace, a conquis le public, et même le sourcilieux Etat iranien n'y reste pas insensible puisqu'il a de nouveau choisi Farhadi pour le représenter aux Oscars. Il est vrai qu'un tiercé est envisageable, le réalisateur ayant déjà remporté deux statuettes, pour *Une séparation* en 2011 et *Le Client* en 2015. Quand il ne les emprisonne pas pour avoir franchi la ligne rouge, le régime iranien a toujours eu l'intelligence de tirer parti des cinéastes, même critiques, qui font honneur au pays.

En tout état de cause, Farhadi revient aujourd'hui (...) au cœur de la réalité iranienne. A Shiraz plus précisément, sur les pas d'un fait divers qui a défrayé la chronique locale, (...) mais qu'il transforme en leçon de haute couture naturaliste et en fable philosophique sur la vérité et le mensonge, (...) la réalité et les apparences, l'honnêteté et la tricherie. Le spectateur verra ici assez clairement, quelque degré d'impondérable et d'indécision l'auteur prend-il soin de conférer à son intrigue, quelle part revient en chacun de ces domaines à l'individu et à l'Etat, et plus encore aux logiques qui sous-tendent leurs actes.

Jacques Mandelbaum, Le Monde.

Rahim est-il un roublard ayant réfléchi au moyen de faire médiatiser à l'époque des réseaux sociaux sa bonne action ? Ou est-il – comme il l'est suggéré au détour d'une réplique mordante – idiot au point de ne pas deviner que très vite on sacrifiera le héros d'un soir, lequel sera lorgné à la loupe avant d'être impitoyablement jugé et reconduit d'où il vient quand il ne servira plus à personne ? Au spectateur de se forger son propre avis, de mener son enquête pour en savoir davantage sur lui-même que sur Rahim. Au spectateur de comprendre la manière dont il regarde, appréhende et juge les actions d'autrui. Au-delà de cette question de morale personnelle, les mésaventures de Rahim permettent à Farhadi d'éclairer le fonctionnement de certains rouages de la société iranienne, de ses médias, ses réseaux sociaux, son administration, son système judiciaire et carcéral. Tel Rahim, l'individu est pris dans un réseau d'intérêts publics et privés sur lequel il pense (en vain) avoir une quelconque prise pour prendre en main son destin et échapper à sa condition. Comme à son habitude, Farhadi concentre sa science dans cette fameuse « zone grise », où il est impossible de se faire une idée précise et tranchée de chacune des intentions des personnages. (...)

Au gré de *la fortuna*, chacun choisira d'être à côté de Brahim puis de lui tourner le dos, à l'exception de sa jeune fiancée qui lui demeure fidèle. Dans une scène magnifique, en une seule réplique puissante d'amour désintéressé, elle fait savoir à son frère combien elle croit en cet homme auprès de qui elle se sent plus vivante que jamais. Ce court instant distille une note douce, presque lumineuse, dans un film gris et dénué d'issue. (...)

Le monde de Farhadi est un labyrinthe de négoce, de compromis, d'explications où chacun s'anime en tentant de remporter la scène et de faire valoir son point de vue afin d'être entendu. Le monde selon Farhadi fourmille de mots, d'ergotages, manifestation de ce chaos d'où l'individu tente en vain de s'extraire de sa condition sociale. (...)

Maître également des espaces (...), F travaille avec des textures de surfaces transparentes, campant une boutique à la devanture en verre située dans une sorte de galerie marchande. Il travaille le champ-contrechamp à travers cette frontière de verre, renvoyant sans cesse Rahim à une place dont il ne pourra plus jamais se défaire alors qu'il se croyait déjà, en transparence, de l'autre côté.

Frédéric Mercier, Positif.

Prochaines séances : *Plumes*, jeudi 7/04, 21h. Dimanche 10/04, 11h. Lundi 11/04, 19h.

The Innocents, mardi 12/04, 20h